

**« Miroirs, vous feriez mieux de réfléchir
plus souvent. »¹**

Récit fantastique
de la X^e course à relais des **CERVO**
lancé par
Danielle Lafrance

poursuivi une page à la fois
tous les dix jours
grâce à l'esprit créatif et les mots de
Nancy Gauthier
Danielle Aubut
Mario Séguin
Monique Pellerin
Josiane Klassen
JoHanne Verrier
Véronique Dutartre
Christiane Guindon

¹ Phrase de Jean COCTEAU.

Première page – Danielle Lafrance

En ce matin de la fin août, de la brume engluée le quartier d'une buée laiteuse. Alice sort à peine du sommeil, ouvre grand la porte et se fond dans l'écume ondoyant autour d'elle. Elle avance d'un pas sûr vers le parc au bout de sa rue, enfoui sous un drap blanc.

Alice sait où poser les pieds à l'aveugle car elle marche au parc tous les matins tôt. Elle retrace sans encombre la zone plane au-dessus de laquelle elle tisse et retisse le cocon du taïchi, saturé d'énergie tellurique.

Plongée sans alarme dans la brume ouateuse et dans le recueillement, Alice dessine les longs, lents et ronds mouvements yin et yang. Elle perçoit autour d'elle les ondulations légères du brouillard, emportée par le souffle et la concentration du taïchi. Peu à peu, sa respiration s'élargit et les enchaînements l'entraînent hors du temps et de l'espace. Elle glisse sur les rails de ses déplacements et laisse flotter son attention dans l'atmosphère opaline.

À peine étonnée de voir apparaître sa propre image à fleur d'un vapoureux miroir d'albâtre, Alice poursuit sa pratique, légère et tranquille, et ne s'inquiète pas de l'amincissement de l'espace ni de l'accolement du miroir.

C'est alors que soudain, un phénomène étrange survient, à l'abri de tout regard sauf de celui de la principale intéressée : le miroir de brume absorbe Alice de sorte qu'elle disparaît mystérieusement du décor.

Sans broncher, Alice vient de traverser le miroir, par un passage secret entre les mondes visible et invisible...

Deuxième page – Nancy Gauthier

On ne bronche pas lorsqu'on voyage en classe méditation. Les quelques soucis qu'Alice avait emmenés avec elle, ainsi que ceux pour lesquels elle avait réservé une place dans son bagage matinal, se dissipent maintenant en tandem avec la brume.

Alice termine sa séance de bien-être assise sur l'herbe à revenir doucement à sa pleine conscience. Elle fait des bye-bye au bébé qui la regarde intensément en gazouillant, de toute évidence hautement fasciné par la présence de celle-ci. L'adorable mini-humain rigole aussi des vives chatouilles que le chien familial cause aux orteils d'Alice en les reniflant.

Les rayons du soleil ont enfin vaincu le nuage laiteux. La légèreté a remplacé la lourdeur de l'air chaud. Le ton atmosphérique d'aujourd'hui vient de se

décider : ce sera une journée remplie de gens heureux, parsemée de quelques personnes maussades. Des cas isolés cependant, comme par exemple la dame qui accompagne le bébé et son chien, en ne retournant pas le bonjour d'Alice. Elle attribue cet écart de courtoisie au gadget électronique qui se fait pitonner.

Sitôt pensé, sitôt regretté, ce jugement. Alice refuse de se condamner ou de se punir mais détermine tout de même que quelques minutes supplémentaires de taïchi ne pourront faire que du bien à tout le monde aujourd'hui.

Alice se replonge dans de longs, lents et ronds mouvements yin et yang, toujours ignorante de son nouveau monde. Les yeux d'Alice n'ont pas encore transmis l'image du miroir de brume à sa conscience...

*Troisième page - **Danielle Aubut***

Voilà... Les gestes familiers de la routine s'enchaînent : « séparer la crinière du cheval sauvage »; inspirer; « la grue blanche déploie ses ailes »...

Elle a toujours aimé les descriptions lui permettant de mémoriser les séquences de son taïchi. Elle se les représente comme des dessins de tarot ou de l'imagerie d'Épinal, un tantinet naïfs dans des coloris crus.

Alice tournoie et revient du côté de la rocaille longeant la clôture continue du fond du parc. Sous la rangée d'épinettes bleues, un homme sarcle autour des fleurs écarlates. Un monticule de mauvaises herbes atteste de son ardeur à la tâche. Prenant une pause, il regarde vers elle mais n'accueille sa présence d'aucun geste de salutation.

Un malaise envahit Alice, c'est d'autant plus curieux que le temps radieux ne se prête pas aux illusions d'optique. Elle n'a pas la berlue ! Mais elle doit bien convenir que le trio dame-bébé-chien n'est plus là, qu'elle ne les a pas vus sortir, ni vu le jardinier avant. Il semble pourtant être là depuis un bon moment.

Alice respire profondément. « Je devais être très concentrée, le temps a passé plus vite que je ne le pensais, » se dit-elle. À sa droite, un cri éraillé se fait entendre. « Un coq ? Où peut-il être ? » Elle fouille du regard l'aire de jeux et se dirige vers la petite cabane bleue sous la glissade. Rien ! Oh si... un petit tube !

Elle s'en saisit et le contemple, ravie ! Elle n'a pas vu de kaléidoscope depuis des années. Exactement pareil au sien quand elle était petite !

Elle porte l'objet aux mille miroirs à son œil...

Quatrième page – Mario Séguin

La pénombre de la cabane bleue ne lui permet pas de distinguer la féerie de couleurs et d'images du kaléidoscope. Alice sort de l'endroit exigü et s'exécute à nouveau, cette fois à la lumière du jour.

Les fins cristaux s'agitent lentement sous le mouvement articulé de la jeune femme. Ils dessinent des formes abstraites et multicolores qui fascinent Alice, muette d'émoi.

Puis, au prochain mouvement du kaléidoscope, des images plus concrètes apparaissent et la saisissent de stupeur : le jardinier la contemple depuis son coin de terre à l'autre bout du parc et un chien court dans sa direction. Et pourtant, elle pointe vers le firmament avec l'objet tubulaire.

Presque paniquée, Alice actionne de nouveau le jouet. Oh ! Un joli rose ambre se profile sous ses yeux. Elle se sent transportée vers le côté ouest du parc. Ses pieds effleurent le sol lors... de l'atterrissage. Surprise, elle empoche le kaléidoscope et se penche vers la terre.

Le champignon est là, devant ses yeux. Incroyable ! Quelle beauté ! Sa chair, toute moite encore des résidus de la brume matinale, laisse voir des gouttes d'eau cristalline dans lesquelles le soleil se noie. Mais d'où sort-il ? Ne pouvant résister à la tentation, elle se penche lentement et cueille le champignon. À son grand désarroi, il se désintègre dans sa main et se transforme en une poudre blanchâtre d'où émergent des effluves de cannelle. De la poudre de perlimpinpin ?

Cinquième page – Monique Pellerin

Ce parfum de cannelle... Alice voit soudain l'odeur de cannelle devenir couleur. D'abord le safran et le jaune. Puis, tel le kaléidoscope, le soleil tire à lui toutes les couleurs, le bleu, le vert, le rouge, le noir, le blanc. Soudain, les couleurs délaissent les formes abstraites et se transmutent en lettres. Des voyelles, des consonnes écrivent dans le ciel pommelé un poème dans une nouvelle langue. Suis-je la seule à voir ces lettres ? se demande Alice.

Elle essaie de ne pas juger ces gens, ceux qui ne fonctionnent qu'à l'énergie du manque, de l'*avoir*, incapables de ressentir l'énergie du plein, de l'*être*. Elle les porte en elle chaque jour dans ses séances de taïchi pour leur transmettre de la force. Pas la force qui réfère à la résistance, non. Celle du principe physique ou métaphysique qui rend un corps capable d'effectuer des changements de mouvements.

Or, voilà qu'à l'autre bout, la maman au bébé et au chien revient dans le parc. Elle a remis son téléphone et s'est assise au sol, le bébé dans ses bras pour regarder le ciel. Voit-elle des lettres, des animaux ou des objets ? Peu importe, se dit Alice, les énergies cosmiques sont venues à la rencontre des énergies telluriques.

Pendant ce temps, trois petits garçons la casquette de travers marchent en file indienne vers la cabane bleue, lieu pourtant interdit aux enfants. Ils défilent en silence, maintenant un bon espace entre chacun pour ne pas attirer l'attention du jardinier. Précautionneusement, ils s'allongent à plat ventre sous la cabane. Une mer de champignons d'un bleu indigo vient de surgir à 11 heures, comme cela se fait tous les jours, depuis le début du mois d'août.

Sixième page – Josiane Klassen

Puis il n'y a plus rien. Rien.

Alice entre dans le rien. « Est-ce cela l'autre côté du miroir ? » se dit-elle. Le rien, c'est le vide, le vide sans présence, sans le « je suis » qui affirme l'existence. Les pensées dans sa tête s'agitent en tous sens, paniquées. Alice sent qu'elles vont s'enfuir ne trouvant plus matière à réflexion. Elle a juste le temps de se dire : je pense, donc je suis. Mais, si je ne pense plus, qui suis-je ? La réponse ne vient pas ; les pensées ont disparu. Juste les gestes continuent à se faire dans le silence du présent.

Et, sans prévenir, du silence surgit la joie. Une explosion de joie plus douce qu'une rivière de velours coulant sur la peau. Une joie vibrante, aux couleurs du kaléidoscope multipliées à l'infini. Une joie dont la présence unit ce qui est séparé. Le temps et l'espace n'existent plus. Alice, dont les gestes continuent à se déployer, est le vent, la terre, le soleil et les étoiles. Elle est la femme, le bébé, le petit chien et les enfants sous la cabane. Elle est le champignon bleu, chaque brin d'herbe, chaque nuage. Elle est l'éternelle joie de la vie elle-même.

Puis brusquement le miroir retrouve son tain et sa réflexion. Alice est projetée là où le temps se raccroche aux minutes qui passent. Le chien jappe, la femme se lève, le bébé pleure, le jardinier disparaît. Le kaléidoscope perd sa magie et redevient jouet. La joie disparaît ; Alice pleure.

Elle se rappelle avoir lu que des mystiques ont parlé d'expériences d'unité et de joie semblables à ce qu'elle vient de vivre. « Sans cette joie, tout est vide, gris et laid, se dit-elle. Je veux la retrouver ! C'est derrière le miroir que je l'ai ressentie. Il me faut chercher le passage secret entre le monde visible et invisible. Quelle en est la clé : le silence ? »

Septième page – JoHanne Verrier

Alice est de retour. Elle persiste, elle veut retrouver cet engouement qu'elle a ressenti derrière le miroir. Elle reprend ses mouvements, encore et encore. Et rien.

Alice fait et refait en vain les mêmes mouvements, et toujours rien. Elle poursuit avec une certaine conviction, en quête de retrouver cette sensation qui lui permet de découvrir de plus en plus l'autre côté du miroir.

Tout à coup, elle voit une nouvelle famille qui se pointe dans le parc et s'installe devant elle. Les enfants en bas âge sont définitivement plus turbulents que le gazouillis du bébé qu'elle croisait de façon régulière. Elle s'était habituée à entendre ce bruit de fond, mais là, ces bruits-là lui donnent du fil à retordre, elle a de la difficulté à se concentrer. Comme à demi-éveillée, elle voit les enfants lui tourner autour, elle entend leurs rires, mais n'aime pas cette sensation.

Elle poursuit son enchaînement et s'ensuivent d'autres visions. Elle voit surgir un autre jardinier en arrière de la cabane bleue. Elle commence à perdre patience, aucun point de repère auquel elle peut se raccrocher. Sa concentration s'effrite et soudain, elle se retrouve devant le gros champignon bleu.

Voilà, j'y suis...

Huitième page – Véronique Dutartre

Voir le champignon l'apaise immédiatement. Elle laisse échapper un soupir de soulagement et s'accroupit pour l'observer de plus près sans le toucher, de peur qu'il ne disparaisse à nouveau. Les bruits s'estompent progressivement jusqu'à disparaître, sans doute parce que toute son attention est concentrée sur le champignon bleu.

Pour récompenser l'intérêt que lui porte Alice, son chapeau se pare de mille couleurs semblables à celles du kaléidoscope qu'elle a gardé dans sa poche. Il change de motif au rythme de la respiration d'Alice, à plusieurs reprises avant de lui envoyer un arc-en-ciel de mots, un chant dans une langue inconnue. Chaque parcelle de son corps s'emplit de cette étrange mélodie. Les yeux fermés, elle savoure la magie de l'instant présent.

Sans crier gare, tout s'arrête. Désorientée, Alice baisse les yeux vers le champignon pour l'encourager à chanter encore. En vain. Il a disparu. Elle balaye le parc du regard pour trouver un autre point de repère, pour savoir de quel côté du miroir elle se trouve. La perspective d'être déjà retournée dans la réalité la déçoit. Elle a encore tant à découvrir dans le monde invisible !

Lorsqu'elle aperçoit le jardinier au loin, son soulagement est tel qu'elle en oublie le malaise qu'il lui inspire. D'un pas décidé, elle part à sa rencontre.

*Neuvième page – **Christiane Guindon***

Elle y est presque lorsqu'un doute s'installe. Le jardinier, indifférent et absorbé par sa tâche, ne semble pas remarquer sa présence.

Elle tâtonne au fond de sa poche et ses doigts se posent sur le jouet froid, inerte. Des résidus d'une probable poudre de perlimpinpin sur ses mains fleurent bon la cannelle, pourtant. Malgré le soleil d'août juché au zénith, Alice, maintenant à deux toises de l'homme au pouce vert, sent un frisson lui remonter l'échine.

Doit-elle retourner devant le miroir et le faire réfléchir jusqu'à mal de tain, pour plonger au fond d'elle, de son âme et de son cœur ? De toute évidence, les mondes ont quelque chose à lui faire comprendre. Tout serait-il à propos d'elle ? Le jardinier, à l'image de son père aussi indifférent qu'un mur sans oreilles. La dame, sa mère à peine plus à l'écoute. Un bébé plutôt heureux, un chien curieux. Le kaléidoscope aux mille couleurs selon son humeur, se transformant en lettres pour révéler les réponses à ses mille et trois questions. Les petits garçons aux casquettes de guingois, tout autant de symboles de sa nonchalance et de son insouciance, disparues depuis trop longtemps. Un champignon qui se pare de couleurs, fait des vocalises et se multiplie à 11 heures. Trop de talents enfouis, à se chercher, à se cacher ?

Tantôt elle lévite de joie, tantôt elle sèche des pleurs par trop de vide. Devant ce rien qui, lorsqu'il devient tout, disparaît sans crier gare et ressurgit sans plus d'avertissement. Prédominance des déclinaisons de blancs dans le visible, de bleus dans son contraire. Le brouillard gommant son cerveau se dissipera-t-il enfin ?

« Le coq d'or se tient sur une patte », expirer...

*Conclusion – **Danielle Lafrance***

Les pensées, les respire d'Alice se fondent à la gestuelle du taïchi, absorbés par l'effort de « mouvoir les mains comme des nuages ». Tomber des nues quand la réalité nous surprend, ça ressemble ou ça correspond à dessiller, à perdre ses illusions... ?

À peine surgie, la question rattrape Alice et l'emmure dans une galerie de miroirs déformants, un labyrinthe de foire aussi déroutant que la jungle de ses tourments intérieurs. Des images d'Alice s'additionnent et se multiplient autour d'elle, toutes plus étranges, étrangères, les unes que les autres. Dans ce décor inconsistant valsent de doux effluves de cannelle, sinuant parmi de sombres bulles

de silence bleuté. Alice retient son souffle, étourdie, éparpillée au-delà d'elle-même. Le monde visible brouillé par tant et tant de perceptions erratiques, le paravent des apparences, les glissements de sens et les malentendus, les mauvais calculs et les fautes de jugement.

Voilà qu'éclate le rire d'un enfant, applaudi par une cascade de fleurs écarlates mille fois écloses aux fenêtres des miroirs. Et tout à coup, le chant d'un coq, claironnant et fier !

Dans la géométrie de chaque miroir, Alice voit son portrait en pied virevolter à 11 heures, mobile et polychrome, un spectacle aussi éblouissant que les fragments irisés dans l'œil du kaléidoscope. Son image déformée tant et tant de fois par les regards étamés qui l'entourent, explose en mille fois mille particules pigmentées. Chaque cellule, chaque atome de son corps s'envole et voltige dans l'espace, telle de la poudre de perlimpinpin...!

Un silence étouffé libère alors l'écho des multiples petits pas d'un chien fricotant sur un sol de céramique, suivis de près par la cadence de trois tambourins contraltos, tapotés sourdement à tour de rôle, leur calotte de champignon de travers.

Au centre de ce mystérieux chaos, Alice combat le tournis, ses paupières papillonnent, ses tempes bourdonnent. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Et où suis-je ? se demande chaque parcelle de sa conscience. De quel côté du miroir ? Devant l'impermanence brouillonne de ces visions, broyée par leur incohérence, elle se souvient du vaste rien, vide et replet à la fois, du jaillissement de paix et de joie intense, dense, qui lui a donné des ailes.

Elle fouille alors ses poches et en retire l'objet trouvé près de la cabane bleue sous la glissade. Elle le tient à bout de bras, telle une baguette magique, et vise un des miroirs où tourbillonnent, endiablées, les paillettes de couleurs de son double. Tout le corps d'Alice se dénoue puis se tend pour le mouvement de « bander l'arc et tirer sur le tigre ». Elle lance le kaléidoscope telle une flèche dans l'œil du miroir le plus proche.

Un millième de seconde, et le chaos s'évanouit.

En direction de chez elle, Alice quitte la zone plane au-dessus de laquelle elle pratique le taïchi tous les matins tôt. Maintenant qu'elle foule à neuf le parc humide de rosée au bout de sa rue, qui peut dire quelle dimension d'elle-même déambule dans ce petit matin vert de la fin août ? Celle du monde visible ou invisible ?